GUY-CHARLES CROS

—

Les

Fêtes quotidiennes

— POÈMES —

MERCV

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

LES FÊTES QUOTIDIENNES

DU MÊME AUTEUR

—

POÉSIE

LE SOIR ET LE SILENCE (Sansot, édit.) . . . . . 1 vol.

TRADUCTIONS

De Thulé à Ecbatane, Poèmes de SOPHUS CLAUSSEN ("Vers et Prose") . . . . 1 vol.

La Puissance du Mensonge, roman, par JOHAN BOJER (Calmann-Lévy, édit) . . . . 1 vol.

Maternité, roman, par JOHAN BOJER (Calmann-Lévy, édit) . . . . 1 vol.

GUY-CHARLES CROS

Les
Fêtes quotidiennes

— POÈMES —

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix-sept exemplaires sur hollande Van Gelder, numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

730

I

I

DÉLIRE

Nous voulons la beauté nouvelle,
nous qui dansons sur les tombeaux !
Gardez Mozart et Raphaël,
Beethoven, Shakespeare, Marc-Aurèle;
moi, j'ai choisi d'être infidèle,
je ne salue pas vos drapeaux.

C'est dans mon corps, c'est dans mon sang
que les morts illustres revivent;
et j'irais, moi, prier devant
vos pauvres chapelles votives?
J'aime mieux marcher dans le vent
et mener mon cœur bondissant
dans les vignes avec les grives!

Que je m'ouvre aux souffles du large
ou que je m'enivre de vin,
qu'importe? Salisseurs de marges,
inclinez-vous : Je suis divin.
Et si je danse sur les tombes
c'est pour que la beauté du monde
soit neuve en moi tous les matins!

II

Il en est pour qui les jours
ne sont qu'un jeu de patience,
une leçon depuis longtemps apprise
que l'on radote en somnolant,
la même partie avec les mêmes cartes grasses
en face des mêmes amis de café.
Il en est pour qui la vie est chose simple,
chose facile et de tous les jours;
on fait sa correspondance, on « fait l'amour »,
on fait, avant tout, « ses affaires »
et puis on recommence encore le lendemain

avec seulement la même règle que la veille
et qui est d'éviter les grandes joies barbares
de même que les grandes douleurs
comme un crapaud contourne une pierre sur son chemin.

Mais toi, pour que tu vives,
il te faut conquérir chaque jour à nouveau
la vie rétive, la vie qui piaffe et qui renacle,
qui ne veut pas être asservie,
dont seul un perpétuel miracle
peut te livrer la crinière sauvage,
les flancs humides et battants
et les larges naseaux qui fument.
— Toi, il faut que ta vie soit un acte d'amour,
pur de la rouille des regrets,
pur de la rouille des remords,
de bel acier luisant et clair...
Ton cœur, qu'il soit toujours large autant que ton rêve;
n'épargne le flambeau que les dieux t'ont donné,

et que le cri sublime jaillisse de ta chair morne,
de ta chair tout entière promise à la douleur,
de ta chair, patiente fiancée de la mort,
comme un diamant, hors de sa gangue, éclate.

III

Ce matin, le ciel est immense
et je sors, dès mes yeux ouverts,
pris de l'ardente impatience
de m'étendre dans le champ vert,

et là, couché parmi les herbes,
éternel, saoul d'air, ruminant,
j'adore le soleil superbe;
c'est mon monarque éblouissant.

Le vol des insectes m'enivre;
je sens, atôme que je suis,
dans un bien-être obscur de vivre
que l'univers m'absorbe en lui.

Les yeux de l'aimée et ses gestes
et son sourire et son doux corps
de tout cela il ne me reste
qu'à peine un ennui qui s'endort.

Toutes mes pensées coutumières
sont, au loin, des oiseaux enfuis,
je ne suis qu'amour de lumière,
amour de formes et de bruits.

Ah ! puisque l'univers existe,
puisque les arbres clairs sont là,
puisque mon cœur, à jamais triste,
a retrouvé son nirvâna,

je ne veux, en cette journée,
abjurant mon orgueil humain,
qu'être, parmi les graminées
qui touchent ma bouche et mes mains,

un épi que le soleil baise,
lourd et plein sous le ciel brûlant,
sur qui rien ne pose ou ne pèse,
un épi bercé par le vent.

IV

A UNE JEUNE FILLE

Lorsqu'au printemps surgit de la mer Astarté,
que la terre lui fut dans sa splendeur offerte,
crois-tu qu'aux plus beaux mots elle eut l'oreille ouverte? —
Que t'importent les vers que d'autres ont chantés?

Que ton plaisir, au cœur éclatant de l'été,
jaillisse vers le ciel mieux qu'un calice inerte,
et, plus qu'à la rosée aspire l'herbe verte,
que ton corps jeune et pur tende à la volupté.

Détourne tes yeux clairs de nos obscurs problèmes,
ne cherche point pourquoi passe et meurt qui l'on aime,
ni la raison qui fait les pommiers blancs fleurir.

Plus tard ton cœur fané voudra ravir aux livres
ce qu'il a poursuivi sans pouvoir le saisir...
Il n'est de joie que d'être belle et que de vivre!

V

DÉFINITION

L'amour, non, ce n'est pas ces femmes possédées
jusqu'au soubresaut, jusqu'à la plainte;
ce n'est pas ces cris, ce n'est pas ces étreintes,
ni ces ardeurs si vite exténuées.
Ce n'est pas ces mains qu'on baise, ni ces corps qu'on dénude
avec une triste hâte déjà déçue,
ni ces pauvres joies dont on ne se souvient plus
sitôt que quelques jours ont passé, lents, sur elles.
Non. — C'est un battement d'ailes,

un essor du corps et de l'âme vers plus haut,
vers on ne sait quoi de divinement fraternel,
d'absurdement abstrait et de follement charnel,
vers quelque sommet blanc plus vierge que les mots !
C'est la chanson de l'arbre, en juillet, sous l'averse;
c'est un éclair intermittent qui nous traverse
et à qui rien ne correspond hors de nous-mêmes
sinon que le soleil, plus vivant, nous transperce
et que la nuit est plus étoilée, quand on aime.

VI

A LA MÉMOIRE D'HENRI HEINE

Le rossignol nocturne est épris de la rose.
Mais la rose, enivrée de sa propre beauté,
ne connaît ni l'oiseau ni sa tendresse éclose
ni ses trilles blottis qui parfument l'été.

Elle balance au vent son indolente grâce;
longuement elle rêve en attendant le soir
et, tandis que chaque heure un peu plus la délace,
les bourdons ont tari le sang de son cœur noir.

Mais le rossignol, lui, qui la sait toujours belle
comme au premier matin où l'a baisée le jour,
jusqu'à l'heure où l'été sera mort avec elle
lui dira chaque nuit son chant gonflé d'amour.

VII

PROMENADE

Est-ce une chatte nerveuse et fatiguée
ou est-ce toi, âme, qui t'étires en moi?
Mais je veux, moi, que tu sois gaie,
allons faire un tour sur les quais,
sortons vite; il fait clair et froid.
Nous rentrerons ce soir ou demain ou jamais,
quand nous aurons trouvé la joie

et, si nous ne la trouvons pas
eh bien, tant pis, on s'en passera !
Ce sera pour une autre fois.
— Nous savons attendre tous les deux, toi et moi.

Des gens de dimanche à cigares
promènent leur ennui correct
et leurs gros yeux ternes reflètent,
par une absence de regard
définitive et satisfaite,
leurs âmes plus viles qu'infectes,
et leur « *mentalité* » de gare.

En les bousculant au passage
passons comme des marins un peu ivres, en bordée,
plantons droit nos yeux fiers dans leurs orbites graves
et, s'ils se retournent sur nous, insultons-les !

Toutes ces jeunes filles qui passent dans la rue
et qui ne savent pas encore être nues,
même si on leur permettait de garder leurs bas,
toutes elles sont occupées à la vaine besogne
de feindre de ne pas du tout songer aux hommes
et d'être tout à fait indifférentes à « tout ça ! »
Qu'elles continuent donc leur petit manège
et leurs faux cheveux et leurs épingles-neige,
leurs bas à jour et leurs corsages transparents;
je ne tiens pas, moi, à leur faire d'enfants
non plus qu'à pratiquer de brèche à leur vertu,
puisque ces jeunes filles ne savent pas être nues
et je n'ai que faire de ces enfants malades
qu'ont aigries les bonbons anglais et les salades
et la pitance fade de tant de bleus romans.
Non ! Leurs virginités n'ont pas assez de sang
et ni leurs bas à jour ni leurs corsages transparents
ne font lever en moi le désir équivoque
de serrer sur mon cœur ces pauvres cœurs, en loques
avant d'avoir vécu et pourris bien que vierges.

3

Aime, passons; laissons ces filles de concierge
à leur trottinement ingénu de souris...

Ce gros bruit qui fait semblant d'être la vie?
Mais rien n'en pénètre jusqu'à nous, qui marchons
parmi la musique et les harmonies
que toutes les sphères sur nos têtes font.

Nous sommes tout seuls dans la rue, sais-tu?
Les autres, ce ne sont que des figurants bêtes,
des gens qui marchent dans le sentier de la vertu
mais qui n'ont même pas su se faire une tête.

Et l'on dirait, tant leur équilibre est parfait,
que les gestes qu'ils font, ils les ont toujours faits
depuis le commencement des temps,
et qu'ils continueront à en faire autant
jusqu'au jour improbable et lointain du jugement
auquel je ne crois pas que nous assistions,
n'étant pas de la même fournée de création.

— Car, entre nous, n'est-il pas absurde
de nous croire du même dieu que ces comparses,
alors que nous savons qu'un autre démiurge
a réalisé en nous sa meilleure farce? —

Mais nous voici sur les quais de la Seine
qui traîne, lente, sa traîne de reine,
et tout le ciel et tout Paris autour de nous !

Là-bas, au fond du crépuscule,
c'est le Trocadéro qui brûle;
il est presque beau de si loin;
derrière nous, c'est la Cité,
Notre-Dame, sérénité
plus calme dans la nuit qui vient.

Les fanaux s'allument à peine,
la lente Seine traîne sa traîne,
et le ciel va s'assombrissant;

le couchant et la ville en fête
vont auréoler notre tête
de leur double éblouissement.

Nous voici seuls avec Paris.
Ame, c'est la joie, chante et ris !
— Le reste du monde, où est-il? —
Et, puisqu'il nous donne cette heure
si superbement inutile,
il convient, avant qu'il ne meure,
de louer pour sa bonne humeur
le vieux démiurge subtil.
— Ainsi soit-il !

VIII

Cette nuit, le plus beau des rêves
est descendu me visiter;
sur une vérandah d'été
ouverte aux souffles de la grève
m'éventaient deux grasses beautés.

Entre l'une et l'autre sultanes
j'étais étendu noblement,
soupesant d'un œil nonchalant
l'opulence mahométane
promise à mes baisers savants.

A ma droite était la plus belle,
à ma gauche, la plus jolie;
le sopha, plus profond qu'un lit,
faisait le gros dos autour d'elles,
et m'emprisonnait dans ses plis.

La première m'a dit ses songes,
l'autre m'a conté ses amours;
les parfums dont l'air était lourd
s'harmonisaient à leurs mensonges
qui m'ensorcelaient, tour à tour.

Même, il me revient en mémoire
qu'un goût subtil d'éternité
se mêlait à la nuit d'été,
autour de moi comme une gloire,
en moi comme une volupté.

Et je n'ai gardé de ce rêve
que ce souvenir doux et las...
Sous une obscure vérandah
je buvais le vent de la grève,
deux beaux corps pâmés dans mes bras.

IX

A LA FENÊTRE

Les écharpes violettes de la nuit
tombent à plis légers sur les épaules de la terre.
— Je me suis accoudé à la fenêtre
pour assister à la tragédie du crépuscule;
mais les nuages sont partis je ne sais où
et, ce soir, ils ne viendront pas au rendez-vous.
C'est calme plat par tout le ciel occidental
où la lumière pâlit insensiblement et se fane
tel un bouquet trop délicat qu'un rien flétrit.

L'ombre emplit jusqu'au bord le creux de la vallée
mais le coteau d'en face sous la dernière clarté du jour
resplendit comme une terre promise
plus lointaine que le pays de Chanaan.
Il se pâme dans l'air une si fluide mollesse
et le glissement voluptueux des minutes
invite si dangereusement à la rêverie
que j'ai toutes les peines du monde, je crois bien,
à ne point chantonner quelque lied subjectif
pour mieux bercer tout bas mon cœur qui se souvient.
Ah ! on vient d'allumer la lampe derrière moi;
et voici que du fond de l'infini,
avec une persévérance que les millénaires n'ont point lassée,
recommencent à trembloter minutieusement
les petits trilles polychromes des étoiles.

X

Je regarde tes yeux et je songe au passé
dont ils ne gardent plus que la lumière éteinte.
Ils rayonnent sans rien d'amer ni de lassé,
ainsi que sur l'autel brûlent deux lampes saintes.

Comme ils ont oublié les nuits et les combats,
tant d'adieux sans retour et tant de larmes vaines !
Je regarde tes yeux et je ne comprends pas
d'où leur vient cette paix implacable et lointaine.

Il flotte dans l'air bleu des soirs de fin d'été
le parfum survivant des roses qui sont mortes,
mais des cris de ton corps et de ses voluptés,
femme, il ne reste rien dans les yeux que tu portes !

N'ont-ils vraiment rien su de ta bouche et tes mains?
Est-ce le dur baiser du temps qui les dénude?
Ou voient-ils, au delà des horizons humains,
le Nirvâna t'ouvrir ses pâles solitudes?

XI

MATIN

Froide, froide comme ton cœur, mon beau serpent,
avec un doux bruit collant
tombe la pluie, tombe la pluie...
On dirait d'un matin de départ
en octobre, quand la ville vous rappelle et vous veut
pour les travaux et les ténèbres qui commencent,
un de ces froids matins d'octobre de notre enfance
et qui ne s'en vont plus de notre cœur changé,
pas plus que ne s'en va le tout premier baiser
que la première amie, un soir, nous laissa prendre.
Et, ce matin, comme celui-ci, lorsque la pluie

vous réveille et ne permet plus qu'on se rendorme,
alors toutes ces choses vous reviennent à l'esprit
et voici, page à page, tout le passé jauni
avec tous ses petits souvenirs, qui sont là
accroupis dans un coin, et qui ne parlent pas,
quand on marche le jour ou qu'on écrit la nuit,
mais qui reprennent voix et ne veulent plus se taire
quand un matin de pluie, un matin jaune et gris,
froid et perfide comme celui-ci,
vous réveille avec, dans la bouche, un goût amer
et dont on ne sait pas s'il vient des boissons d'hier
ou des remords crevés qui pourrissent en nous.

Ah ! encore une fois se lever et sortir,
revoir ces pauvres gens dont on n'a pas besoin
alors que l'on voudrait être si loin, si loin
auprès des bien-aimés que la vie nous a pris
ou dans ces villes inconnues qui sont là-bas
de l'autre côté de la terre et de la nuit !...

Mais surtout je voudrais m'évader de moi-même,
abandonner ce corps déjà las et flétri,
ce cadavre banal et tragique, moi-même,
et cette vie interminable que je traîne
depuis des mois et des années
tout au long des longues et vides journées.

— Froide, froide, tombe la pluie
avec son doux bruit collant,
et je l'écoute de mon lit
en attendant qu'il soit midi
pour m'en aller parmi les gens.

XII

A LA NAGE

Je me suis fait Neptune, je vogue au gré des flots
    avec mon blanc manteau d'écume;
je suis jeté très loin, je suis porté très haut
    et la mer au soleil s'allume.

La grève, là-bas — y reviendrai-je? —
se couche au pied de la falaise
et les petites tentes rayées rouge et blanc
sont de minuscules jouets d'enfant
que dispersera, tout à l'heure, le vent.

Me voici sur le dos, les yeux fichés au ciel;
les vagues me recouvrent bien doucement de leur écume.
Une, une autre encore et puis, de nouveau, une,
rafraîchissent sur ma bouche un goût vivant de sel...

Je gouverne les flots, je me suis fait Neptune
et, maître de la mer, je ris vers le soleil !

XIII

APPARITION

La vierge aux yeux d'acier qui marche à travers l'herbe
offre, ce soir, plus d'une indolente patrie
à mon désir, errant depuis son front superbe
jusqu'au bord de son pied déjà mouillé de nuit.

Vers moi, couché tout près d'un arbre à l'ombre longue,
elle vient de son pas souverain et léger;
elle s'arrête un peu, avec un air de songe,
puis recommence, comme plus grande, à marcher.

Et je regarde, ému d'un trouble triste et tendre,
la vierge s'avancer comme un esprit du feu
tandis que le soir pâle estompe de sa cendre
ses cheveux nus que cerne un nuage encor bleu.

XIV

ARBRES EN SEPTEMBRE

Amis qu'au front déjà touche l'avide automne,
arbres qui jaunissez un peu plus chaque jour,
confiez-moi quels mots chante au vent monotone
le frisson éternel de vos feuillages lourds.

Sous le mystère lisse ou rugueux de l'écorce,
cachez-vous le souci tenace, le tourment?
l'insensible déclin de votre verte force
s'insinue-t-il au cœur de vos troncs triomphants?

Est-il un sens secret aux gestes que vous faites?
Arbres, vous souvient-il des ombres de la mort?
Ou, dites, portez-vous comme un habit de fête
le deuil pourpre et doré de l'été qui s'endort?

Quand je venais vers vous aux soirs de juin, naguère,
vous me parliez si bien et de toutes vos voix;
pourquoi vous détourner aujourd'hui et vous taire?
Que vous êtes muets et clos, amis! — Pourquoi?

Ne craignez rien : mon cœur est fait pour vous comprendre
les hommes durs me sont, comme à vous, étrangers.
Dans ma bouche la vie a mis son goût de cendre
et je n'aspire plus qu'à la paix des vergers.

Ce soir, quand le soleil fera place au silence,
seul je viendrai vers vous, ô frères préférés;
nous nous tiendrons debout sous les ténèbres denses,
nous ne nous verrons pas; et vous me parlerez.

XV

LIED

Je lui avais donné ce nom étrange et doux,
ce nom : Musique-des-jours-passés.
Elle n'avait rien dit, mais elle avait souri.

Plus tard, quand elle m'a quitté pour un autre,
une dernière fois elle m'a tendu sa bouche
et sa voix un peu triste me chuchota :

« Tu savais déjà que je partirais
« lorsque tu m'as donné ce nom étrange et doux,
« ce nom : Musique-des-jours-passés ? »

XVI

NUIT CLAIRE

Le clair de lune est sur les bois
aussi calme, aussi lourd et dense
que lors de mes nuits d'autrefois,
les nuits de mon adolescence. —
Mais tout est si changé en moi...

J'écoute le vent dans les feuilles,
comme il soupire faiblement !
Je n'ai ni tristesse ni deuil,

je suis là, tout seul, écoutant
le vent qui dit sa peine aux feuilles
et je comprends mieux maintenant
le vent et la lune, tout seul.

Les soirs de jadis sont trop loin
pour que je les regrette encore;
je n'ai la nostalgie de rien,
d'aucun vaisseau ni d'aucun port;
mais j'ai plaisir à m'en aller
à travers ce pays lunaire,
parmi les senteurs de la terre
fraîches à mon cœur consolé.

XVII

ORAISON

Mon Dieu, je vous prierai ce soir
pour tous ceux et toutes celles
qui n'ont jamais eu de beauté ni de jeunesse,
pour tous ceux que votre grâce n'a pas touchés
et qui sont de pauvres caricatures tragiques
dont votre empreinte sainte est effacée.

Mon Dieu, je vous prierai pour tous ces pauvres gens,
pour ceux qui n'ont jamais entendu les paroles
que vous avez léguées vous-même à votre peuple,
si belles et si profondes qu'elles font pleurer.

Je ne vous ai rien demandé et je ne vous demande rien,
Seigneur, pour les divins du monde que nous sommes,
puisque vous nous avez fait don de l'univers
avec ses forêts et ses mers,
avec ses printemps drus et ses orages,
avec ses lois rythmiques et ses hommes divers,
avec ses femmes qui sont si douces aux caresses
qu'il semble que le charme vert
de tout ce qui fleurit et vit sous le soleil,
parfois se réfléchit en elles et qu'elles sont
les purs miroirs de la beauté du monde.
Mais les autres, mon Dieu, qui sont les vrais damnés
et les exclus de votre paradis terrestre,
prenez-les en pitié et faites que leurs yeux

restent toujours bien clos à la lumière.
Ne les éveillez point du songe de leur vie,
accordez-leur, du moins,
puisque vous leur avez refusé tout le reste
l'impassibilité et l'ignorance entière
que vous avez données en partage, mon Dieu,
aux plantes et aux bêtes,
nos frères et nos sœurs sur la terre comme eux !

Je vous prierai ce soir, Seigneur,
pour tous ceux et toutes celles
qui n'ont jamais eu ni beauté, ni jeunesse,
ni joie divine, ni génie;
pour tous ceux que votre grâce n'a pas touchés
et qui sont de pauvres caricatures tragiques
dont votre empreinte sainte est effacée.

XVIII

CHANSON IMPURE.

Ton corps, rythmique et sensuel
comme un violon,
est plus chaud que le dessous d'une aile
quand il se vautre tout au long
de mon corps nu qui se rappelle
d'autres nuits et d'autres frissons.

Ces transports, et ces cris farouches
que ma bouche éteint sur ta bouche
et cette gratitude qui tremble,
avant que ma main ne touche
tes seins élastiques et tes jambes
je savais tout ça, il me semble.

Mais ton odeur est bien de toi,
c'est elle surtout qui m'enchante;
le lit n'est pas assez étroit,
viens, blottis-toi plus près de moi,
que je te respire, bacchante !

XIX

AVRIL

La femme du pauvre garde-barrière
a beaucoup souffert des froidures de l'hiver;
elle toussotte un peu et ses enfants sont pâles.
Son mari, qui aussi est un peu fatigué,
attend les beaux jours avec une impatience résignée
mais sans mauvaise humeur, sans trop d'espoir non plus,
car le garde-barrière est un sage et il a vécu.
Son premier-né est justement du douze avril
et, s'il fait beau ce jour-là,

il doit le conduire à la ville
pour lui acheter un grand poisson en chocolat,
ou bien un œuf de Pâques, s'il en reste encore un.
C'est pourquoi à sa prière de tous les soirs,
le petit ajoute à demi-voix, pour mémoire
un post-scriptum pour demander au petit Jésus
que le printemps, le douze avril, soit revenu;
et je pense que le maître des vents et des orages
exaucera son vœu, s'il a été bien sage
et s'il a bien gardé Louisette et Célestin,
sa sœur et son petit frère en bas âge,
quand sa mère agitait le drapeau rouge devant les trains.

XX

A UNE FEMME

Les reflets de l'opale et de l'aigue-marine
se jouent nonchalamment dans vos yeux mi-fermés,
dans vos étranges yeux d'eau verte qu'illumine
la fierté d'être belle et de ne pas aimer.

Mais ces airs dédaigneux dont tant d'autres s'irritent
ne vous font que plus chère à mon cœur qui ne veut
de vous, de votre grâce et de vos yeux, petite,
qu'un aliment subtil pour mieux nourrir son feu.

Et ce feu toujours clair que je porte en moi-même
ni vous ni vos pareils n'en pourront rien saisir
car, plus doux que l'amour et plus fort que la haine,
il n'est que pure ardeur et qu'infini désir.

XXI

Comme une femme qui berce son enfant
en pensant à tout autre chose,
je t'écoute parler en regardant tes dents;
et je glisse ma joue au long de ton bras nu
ainsi qu'on passe la main distraitement
sur le dos souple d'une chatte.

Mais je n'aime pas que tu me parles de ton amour
ni que tu me demandes la vérité,
ni que tu te taises en me regardant
avec un reproche battu au bord des yeux.

Je te veux seulement grondante et nue,
la tête en arrière comme une bacchante;
je te veux gémissante et blessée,
sur un lit, me soufflant ton désir aux dents...

Alors je te dis que je t'aime
et ce n'est que la vérité — ma vérité.

XXII

DIMANCHE SOIR

Un crépuscule tiède, lumineux et rose
tombe sur cette fin de dimanche parisien;
c'est un des premiers jour de mars. A peine on ose
croire à tant de douceur sous un ciel si câlin.

Et cependant on va, soudain léger et souple,
roi d'un pays féerique qu'on ne soupçonnait pas.
Rien ne nous meurtrit plus, ni la laideur des couples
ni le piétinement des pieds bêtes et las.

La joie de ne rien dire et d'être solitaire,
l'art aisé de la vie, tout s'éclaircit à voir
que le vrai et le seul bonheur qui soit sur terre
est de respirer l'air de ce paisible soir.

— Des bonnes passent à deux, chapeaux verts, confidences,
et mon cœur dur incline aux pires indulgences. —

Les cafés sont remplis de gens à l'air heureux
qui se disent des choses qu'ils estiment profondes;
les manilleurs échangent des mots connus entre eux...

Et ce soir simple et doux des premiers temps du monde !

XXIII

A L'OUBLIÉE

Ma pauvre enfant perdue, je te dédie ces roses
cueillies dans les jardins lunaires de la nuit,
puisque entre les cyprès où, seule, tu reposes
il ne parvient jamais que les pleurs de la pluie.

Ils suffiront, je sais, ces purs parfums funèbres
à ton cœur pour toujours guéri d'avoir vécu
et le rêve infini qu'il suit dans les ténèbres
n'en sera ni troublé ni même interrompu.

Car si les mots vivants ne peuvent plus descendre
jusqu'aux endroits secrets où ta forme se tient,
du moins que, plus subtile et légère, à ta cendre
se mêle l'oraison lunaire des jardins.

XXIV

LOIN D'ICI

Aujourd'hui c'est la mer qui me hante et m'appelle,
le désir de la mer vaste et libre sous le soleil
et qui touche d'une seule nappe d'argent à l'horizon.
C'est le souvenir de son odeur émouvante
qui fait battre mon cœur quand je m'approche d'elle
pour bercer dans ses bras ma peine et mon ennui.
Que mes yeux d'aujourd'hui, nostalgiques, regrettent
ses vagues balancées et le jeu des mouettes !
Comme j'entends en moi le frais bruit du reflux

aspirant les galets ruisselants d'une haleine
avant que les recouvre un flot vite accouru !
Je me sens prisonnier de la terre et des arbres
je voudrais voir le ciel plus loin, comme là-bas,
tendu partout, étoffe étincelante au large
de gauche à droite et de haut en bas.
J'étouffe dans ces bois, loin des brises marines
dont j'ai gardé le sel au fond de mon désir.
Que leur souffle à nouveau emplisse ma poitrine !
Flots, roulez à nouveau mon corps qui se rappelle
et qui n'aspire à rien qui ne soit votre empire !

J'étouffe dans ce pays fermé
où rien ne répond à ma voix
et qui semble attendre la mort
dans un noir sommeil léthargique. —
Je partirai, je partirai ce soir !
j'irai parler au vent de la mer
pour qu'il emporte mes paroles

au-delà des flots, vers quelque terre
plus féconde et moins ingrate que celle qui me retient.
Et si ma voix se perd en route
du moins elle se sera bercée
sur les amples vagues, au large,
avec les mouettes qui crient dans la tempête
ainsi que des âmes en peine,
au lieu de mourir tristement, sans écho,
dans un vieux coin de basse-cour
parmi les oies et les chapons
et les coqs aux sottes querelles...

Aujourd'hui c'est la mer qui me hante et m'appelle...

XXV

NUIT

Je marche dans la nuit et le vent tiède et dense;
la route, les maisons et les hommes, tout dort.
Les coteaux ténébreux font un entier silence
et le ciel étoilé veille au-dessus des morts.

Ah, la douceur de vivre est le plus vain des songes !
Si je l'avais compris, je le sens maintenant.
Que le chemin se ferme au plus court ou s'allonge
rien ne nous est prêté que pour un peu de temps....

Noirs mausolées qui me cernez, stèles et cippes,
j'ai honte de ma chair et de mon cœur qui bat,
moi, l'isolé, l'exclu du pacte où participe
avec vos trépassés et ces astres tragiques,
la terre qui me porte et ne me connaît pas.

XXVI

Les oreillers épars et le lit saccagé
racontent que leur nuit ne fut qu'un long délire.
Mais ce matin leurs corps n'en restent pas changés
et, pas plus qu'hier, ils n'ont de mots neufs à se dire.

Comme un plongeur vaincu qui revient au soleil
ayant touché le fond de quelque étrange abîme,
ils remontent brisés de leur trouble sommeil
d'amants las, d'assassins fourbus après le crime.

De leur ivre voyage ils n'ont rien retenu;
du ciel ou de l'enfer retombés? ils ne savent.
Mais tous deux, ce matin, sont frissonnants et nus
et leur cœur est en eux comme un bloc froid de lave.

Il ne leur reste pas la consolation
d'avoir du moins tenté quelque haute aventure;
ils n'ont fait que passer où nous-mêmes passions.
Nous connaissons le goût de leur tristesse impure.

Sans savoir par quel dieu, ils se savent trahis;
mais quelque chose est là qui se plaint et réclame.
Ils se sentent frustrés sans comprendre par qui
ni que nos corps ne sont que l'envers de nos âmes.

Car, pour te glorifier, instinct farouche et vil,
il faut d'abord avoir deviné ton mystère
et que l'amour charnel par un détour subtil
introduit les élus à la vie solitaire.

XXVII

ENNUI DE NOVEMBRE

Il me semble aujourd'hui que j'assiste à la vie
comme à un jeu autour de moi;
je vois des hommes qui parlent et des femmes qui rient
mais je ne parle point et je ne souris pas.

Je regarde et j'écoute, un peu las, un peu triste,
trop clairvoyant en somme pour trouver tout ça drôle.
Voici que tout à coup je ne sais plus mon rôle
et je ne suis même point très certain que j'existe.

Je voudrais bien ne pas me sentir en prison,
ne plus être si loin et si seul, dans la lune;
mais j'ai trop abusé, jadis, de ces poisons
que l'on boit les jours gris où tout vous importune.

La page commencée restera sur ma table,
mes livres à leur place, mon amie dans son lit...
Mon art ne m'a jamais consolé de la vie
et à quoi bon ferais-je un amant détestable?

Il faut que je demeure avec mon vieux souci,
il faut que je me terre comme un sauvage malade
Ah ! ces rues où des gens vont aux bonheurs assis
et ce goût dans ma bouche, ce goût tenace et fade !

XXVIII

REFRAINS

Les médecins avaient bien cru pouvoir la sauver,
mais la jeune fille est morte cette année;

elle est morte au moment où tous les bois sont en fleurs.
Qui sait s'il n'est pas des branches plus vertes, ailleurs?

Pourtant ceux qu'elle a laissés ont pleuré l'absente;
quant à moi j'aime mieux pleurer les vivantes,

celles qui seront des femmes et qui enfanteront
et qui oublieront si vite oiseaux, fleurs, chansons...

Les médecins avaient bien cru pouvoir la sauver;
sans doute elle a mieux compris sa vraie destinée.

Elle est morte au moment où tous les bois sont en fleurs;
elle savait d'autres forêts plus vertes, ailleurs.

XXIX

TRAGÉDIE DU SOIR

Et l'ombre submergea le ciel comme un torrent,
de l'est éteint déjà à l'ouest encor sanglant
où les derniers reflets du jour vaincu luttaient
contre l'armée immense des ténèbres.

Les nuages, morne et noir couvercle, se posèrent
sur la terre étouffée, immobile sous eux;
et, se sentant confusément plus loin des dieux,
plus étrangers les uns aux autres, sans lumière,

les hommes se cachèrent au fond de leurs tanières.
Réfugiés auprès des lampes allumées,
ils guettaient autour d'eux le vol des destinées
glisser dans l'air du soir comme un vol de vampires.
L'antique horreur des nuits partout ressuscita;
les enfants accroupis, apeurés, parlant bas,
oubliaient de jouer et se gardaient de rire.
Des forces au galop hennissaient dans le vent
qui courbait, brusque et dur, tous les arbres tremblant
d'être enchaînés dehors tout seuls avec la nuit...

Maintenant chaque maison est le centre du monde,
un petit cœur pressé qui scande les secondes,
ne sachant pas s'il n'est plus seul à battre encore
dans cette hostilité farouche du dehors
et sous l'énorme pesanteur indifférente
qui s'est couchée sur la poitrine de la terre.
— Pourquoi la ville est-elle si loin, cachée derrière
ces bois, derrière ces champs si longs à traverser,

de l'autre côté des collines, des vallées?
C'est là-bas qu'il faudrait, ce soir, vivre et dormir,
là-bas où sont tant de lumières, de chansons,
où les hommes oublient d'avoir peur, puisqu'ils sont
plus serrés qu'un troupeau blotti dans son étable,
et puisque leurs maisons, riches ou misérables,
se touchent de l'épaule et se soutiennent entre elles.
Que leur importent les vents aveugles par le ciel,
l'immense fleuve noir qui coule au-dessus d'eux?
Ils ont bâti la ville, et la ville est un dieu
lumineux, chaud et fort qui tient tête à la nuit.

— Au fond de la campagne, je veille, seul et glacé,
ainsi qu'on veille un mort, le jour assassiné.
Autour de moi, en attendant que l'aurore saigne,
tous les arbres tremblent et se plaignent;
et je tremble avec eux et j'ai peur de mourir.

XXX

EN GUISE DE TESTAMENT.

Je ne veux, mort, ni de prières
ni de mots vains sur mon tombeau,
mais qu'on livre au feu pur et fier
ce qui fut ma chair et ma peau;
puis jetez-moi tout ça au vent,
roi fou des nuages qui bougent,
et soufflez dans vos olifants.
Vous porterez mon deuil en rouge.

Surtout soyez nombreux et gais !
Je ne suis pas de ceux qu'on pleure;
les doigts gourds en cendres changés
les plus beaux poèmes demeurent.
Moi disparu, vous saurez mieux
me chercher là où l'on me trouve.
— Les oraisons sont pour les vieux. —
Vous porterez mon deuil en rouge.

Ainsi qu'aux soirs les plus fougueux
que nous aurons tués ensemble,
j'aimerais qu'on se batte un peu
au risque d'écorner les temples.
Ah ! que vos maîtresses aussi
ouvrent le rire à dents de louve
qui sied à leurs jeux sans merci.
Vous porterez mon deuil en rouge.

Aujourd'hui je dicte ma loi :
Amis, glanés dans tous les bouges,

vous d'hier et vous d'autrefois,
buvez le vin nouveau sans moi:
Vous porterez mon deuil en rouge.

II

I

HYMNE

Mon pré au soleil, ma bacchante,
mon arbre clair et parfumé,
ma pensive et ma bondissante,
ma paisible et ma frémissante,
toi, seule absolument aimée,

ton visage ressemble à la lune au printemps,
à la lune rayonnante et calme,
et tout ton corps si pur, penché comme une palme,
est un beau fruit gonflé et jaunissant.

L'enfant, la jeune fille et la femme, à la fois,
        sont en toi comme trois fleurs exquises
jaillies le même jour par un miracle étroit
        de la même verte tige !

Et ton fier regard, ton sourire,
ta voix ensemble gaie et grave,
m'ont guéri de mes longs délires,
ont fait de moi ton cher esclave.

Mon matin, ma joie, mon jardin,
toi, ma sage et mon enivrée,
toi par qui je fus délivré,
divine enfant aux longues mains
si douces à mon cœur navré,
mon matin, ma joie, mon jardin !

II

ELLE PARLE

Je te donne ces fleurs qui ont dormi sur ma poitrine ;
garde-les peu de temps avant de les jeter.
Je te donne mon cœur qui bat dans ma poitrine,
ce cœur qui craint et rêve et désire et devine
ce qui aurait pu être et qui n'a pas été.

Je te donne ces fleurs si lourdes sur mon cœur
et qui se sont flétries au feu de ma poitrine.
N'y cherche point la joie de ma charnelle odeur
ni le contour précis de ma gorge enfantine...
Ce ne sont que des fleurs qui ont dormi sur mon cœur,
ce cœur qui craint et rêve et désire et devine.

III

POUR CELLE QUI EST AU BAL

Ce soir, ma bien-aimée, tu danses;
j'écris sous la lampe et je pense
à ton corps pâmé d'aujourd'hui,
j'entends ta voix sombrée en plaintes
et tes yeux raisin de Corinthe
illuminent encor ma nuit.

Tu danses. — Ta poitrine moite
qui gonfle sa prison étroite
est la joie de quelque inconnu.
Tu danses, tu oublies le monde
et tu épands parmi les rondes
le parfum pur de tes bras nus.

Si la main de ton danseur presse
ta taille, enfant, s'il te caresse
d'un tendre regard indiscret,
tu souris sans doute et tu penses
que j'écris pour toi des cadences,
que demain je te les lirai.

Sois jeunesse, élan, fantaisie !
Je songe à toi sans jalousie,
en moi tu as tout apaisé.
Je te suis du fond de mon rêve.
Danse et jouis de la bonne trêve ;
demain renaîtront nos baisers.

IV

SCHERZO HÉROIQUE

Enfant, pour que soit double et triple ton extase,
je t'enlève, au galop fabuleux de Pégase
rué parmi le feu des constellations.

Ivres d'air héroïque et d'orgueil sans rival
nous monterons, bercés par le divin cheval
qui, de ses sabots d'or, crève les soleils ronds.

Nous verrons de très loin les grouillements serviles,
la torpeur des forêts et la folie des villes,
et, plus haut que les cris impurs, nous planerons

enlacés, éblouis, en adoration.

V

Puisque entre nous se rompt le pacte hasardeux,
puisque enfin, malgré nous, nous nous trouvons nous-mêmes,
que nous n'avons plus peur de rester seuls, tous deux;
puisque je t'aime et que tu m'aimes,

Refoulons notre amère et triomphale joie.
Ah ! notre doux passé, déjà, est loin de nous,
mais ne permettons point que nous soyons la proie
de nos instincts obscurs et fous.

Sauvons l'essentiel de l'ancienne sagesse :
Soyez la sœur fervente et l'ami jamais las;
que nos baisers, toujours, demeurent des caresses.
Si nous souffrons d'aimer, ne nous meurtrissons pas.

Vous qui gardez en vous tout le charme du monde,
chers yeux plus merveilleux qu'un pays désiré,
vous, visage pensif, blanches épaules rondes,
cœur pur, inclinez-vous sur mon cœur rassuré.

La passion, l'attrait interdit du mystère,
que cela reste loin, bien loin de nous, là-bas,
et soyez simplement une enfant de la terre
qui veut bercer un peu son bonheur dans ses bras.

VI

Trois heures du matin. Juin. Calme sur la ville;
par ma fenêtre ouverte entre un grand pan d'azur.
Les yeux mi-clos, je songe à toi d'un cœur tranquille;
dehors, des voix d'oiseaux égratignent l'air pur.

De mes tristesses avec l'ombre évanouies
je n'entends même plus l'accord sourd et profond;
la nuit de bon labeur touche à sa fin bénie
et la gloire de vivre environne mon front.

Devant mon blanc lit prêt, contre ma cheminée,
je prolonge à dessein mon clair rêve planant.
C'est tout le matin bleu et l'œuvre terminée,
c'est toute la fanfare éclatante du sang !

Et je vais m'endormir, car voici le soleil,
sachant que les moments divins sont les plus courts.
Je pense à toi. J'ai pour parfumer mon sommeil
la rose épanouie et rouge de l'amour.

VII

Je sais que je ne t'aimerai pas toujours
et ça me fait plus mal encor que de t'aimer.
Tu es en moi comme ma joie et ma peine,
et ma joie et ma peine et toi vous me quitterez.

Un jour, tu seras plus étrangère à moi-même,
à ce moi d'aujourd'hui qui te tient comme une gaîne,
que ces gens coudoyés aujourd'hui dans la rue.

Tu voulais connaître ma tristesse. — Comprends-tu?

VIII

Que le manteau plus noir de la nuit nous dérobe
à tous les durs regards humains !
Je veux poser mon front dans le creux de ta robe
et pleurer sur tes longues mains.

Ne me dis rien. — Je suis si las de te comprendre,
si las de ton cher cœur si faux.
Toute étoile s'éteint et tout feu devient cendre :
Tu rêves comme moi d'un bel amour nouveau,

d'un bel amour tout neuf qui calme et qui console
bien mieux que tes baisers, bien mieux que mes paroles,
le mal encor vibrant que nous nous sommes fait,

d'un vert amour, bouton fermé, bourgeon secret.

IX

AU LUXEMBOURG

Je me souviens d'une petite fille;
c'était au Luxembourg, un jour de mai.
J'étais assis tout seul, je fumais ma pipe
et la petite fille me regardait.

Sous le grand marronnier il pleuvait des fleurs roses;
la petite jouait sagement et me regardait.
Elle aurait bien voulu que je lui dise quelque chose,
elle sentait que je n'étais pas heureux;
mais que pouvait-elle dire, elle, à ce monsieur?

Petite fille aux yeux de noisette, petit cœur tendre,
vous seule vous avez deviné mon tourment ;
détournez-vous. Comment pourriez-vous le comprendre ?
Allez jouer plus loin ; votre sœur vous attend.

Ah ! personne ne sait guérir ni consoler,
petite fille, vous le saurez un jour,
ce jour, si lointain et si proche, où vous viendrez
rêver aussi votre tristesse au Luxembourg.

X

Ce cœur vaincu, auquel il ne reste plus guère
que l'exil où les rois détrônés vont vieillir,
il faut que je le berce un peu pour l'endormir
et pour le préserver de tout dessein vulgaire.

Mais laquelle choisir parmi tant de chansons?
Les mots sont défleuris qui le charmaient, naguère.
Ah ! tous les vers aimés sont morts dans cette guerre,
tous les vers d'autrefois et toutes les chansons.

Que les voix des oiseaux brodent leurs arabesques
sur la voûte du ciel, que lui importe à lui,
à ce vieux cœur vaincu? C'est assez s'il lui reste
et les cloches du soir et le vent de la nuit.

XI

PLUS TARD ENCORE

Amie, j'ai fait pour toi mes chansons les plus tendres,
mes poèmes les plus ardents,
et ta voix, que je crois à tout jamais entendre,
m'a dit parfois : J'ai pleuré hier en te lisant.

Maintenant, maintenant tu as quitté ma vie
et cependant je chante encor;
je me raconte encore en des strophes suivies
les femmes, l'amour et la mort.

Il fait noir, il fait froid, ma fenêtre est fermée ;
ah ! j'ai compris ce soir ce que tu fus pour moi :
Une ombre que mon rêve avait seul animée...
et je te perds ce soir pour la seconde fois.

XII

J'ai perdu de longs jours à chercher la Sylphide,
puis j'ai cru la saisir entre mes bras d'amant;
j'ai miré mon regard au ciel des yeux limpides
et le corps féminin fut mon temple vivant.

Mais d'autres voix en moi, plus sonores, m'appellent;
je n'ai que trop filé, aux pieds d'Omphale assis.
Plutôt le vent marin que l'odeur des aisselles !
Il est temps, ô mon cœur, de changer tes soucis.

Assez de pleurs versés sur les petites âmes;
que m'importent encor les hontes de l'amour?...
Baissez les lampes bleues dans la chambre des femmes
mais qu'un feu plus royal éclate sur la tour!

III

I

CHANSON

Nous avons aimé tant de vierges,
et qui se sont moquées de nous;
versons un pleur, brûlons un cierge
puis époussetons nos genoux.
S'il est, peut-être, d'autres vierges
il reste, Dieu merci, des fous !

Nous avons joué notre rôle
dans la comédie de l'amour,
soupiré sous l'ombre des saules
et singé la gent troubadour;
mais à d'autres, c'est bien leur tour,
de rêver aux chastes épaules
et que l'on nous biffe du rôle
où sont les noms des troubadours.

D'ailleurs la plupart de nos belles
ont des maris et des enfants;
prêter l'oreille aux ritournelles
c'était bon il y a dix ans.
Qu'importe si notre estampille
marque encore leurs gentils cerveaux...
Laissons les mères de famille
remplir leurs devoirs conjugaux.

En élevant leurs vagues gosses,
elles ruminent le passé;
nous qui n'avons rien de cassé
nous ne rêvons que plaies et bosses.
Vierges fanées, bien-aimées d'hier
qui fûtes si belles et fières,
lavez les pieds de vos époux;
nous époussetons nos genoux...

Versez un pleur, brûlez un cierge.

II

PAROLES POUR LES JEUNES GENS

Les impuissants ont tort ; les sages ont tort aussi
car le corps de la femme est plus beau qu'un bel arbre
et la pulpe des lèvres plus douce que le raisin.
Il faut aimer au temps de l'amour.

Pourquoi chercher ailleurs des fins plus compliquées
et d'autres raisons de vivre?
Il faut aimer au temps du désir
et savoir qu'on n'est pas tenu d'être fidèle.

Il faut aimer, tant que tout votre sang
vous bat à grands coups dans les veines et vous brûle,
tant que le soir encore on rêve en se couchant
à celle dont la jambe vous a plu dans la rue.

Il faut aimer de tous ses sens ouverts
la belle aux larges flancs qui n'a pas de cervelle,
et recommencer le lendemain avec une autre
et puis avec une autre encore, le jour après.

Heureux celui qui suit purement son instinct
sans résister à la voix rouge de sa chair.
Il faut remplir son rôle de bon mâle sur la terre,
faire le bonheur des femmes ou leur malheur, qu'importe !
Il faut aimer au temps de l'amour
et ne chercher d'autres raisons de vivre.

III

BOUQUET.

Au travers de tes mots j'entends le vent qui passe,
car ton cœur est un bois sans oiseaux et le mien
ivre comme un jasmin de parfumer l'espace
ne peut plus palpiter aux battements du tien.

Ah ! c'est ce soir qu'il faut nous quitter, mon amie;
je pars. Ne pleure pas. Tu m'as déjà perdu;
nous n'étions pas, vois-tu, de la même patrie
et je n'aimais en toi que ton corps défendu.

Mais, plus clair et plus haut encor que le désir,
la haine de mon cœur a durement parlé;
tes larmes ni tes bras ne sauraient me saisir.
Loin de toi mes pensées toutes s'en sont allées.

Et je t'offre ces vers, c'est mon bouquet d'adieu,
avant que j'oublie tes baisers et nos nuits blanches.
Allons, petite sœur, essuie bien ces beaux yeux;
on te consolera, toi, tes seins et tes hanches!

IV

Je voudrais aimer une femme
qui n'ait que son sexe, et rien de plus;
rien de ses petites personnelles qualités,
rien de ses personnelles beautés,
rien de sa chair à elle ni de son âme;
son sexe, son sexe seul, et rien de plus !

Je voudrais aimer une femme qui soit la femme,
l'essence, tout simplement, du désir,
le divin, l'éternel, le candide animal
qui pleure dans la douleur et rit dans le plaisir
et que l'on flatte de la main pour l'endormir...

Je voudrais aimer une femme qui soit la femme.

J'ai dormi sur le sein de l'une et puis de l'autre,
j'ai baisé à genoux d'inaccessibles mains,
je me suis forcé aux attentes les plus pénibles,
j'ai même écrit des vers — je ne regrette rien.
Je me rappelle encore au printemps, l'an dernier,
des rêveries à deux au clair de lune
les lèvres et les pleurs mêlés;
je ne regrette rien, mais tout ça m'importune;
je veux aimer une femme qui ne soit que la femme
et qui n'ait pas de vague à l'âme au crépuscule.

Ah ! il me souvient d'autres divinités
qui n'ont duré qu'une saison, un court été,
avant que je les aie, à leur tour, reniées;
je me rappelle d'autres amours,
quelques-unes d'un an et la plupart d'un jour;
mais la femme, la femme en soi, la femme sans plus?

Je comprends maintenant que les hommes soient tristes
et que je sois triste comme eux;
je voudrais tant aimer une femme, la femme...

Mais voilà, cette Ève là, ça se rencontre peu.

V

INVOCATION

Là-bas, au bord du ciel, le jour nouveau commence
et, face à son cœur nu, je lui parle, debout;
je lui parle et ma voix participe à l'immense
gazouillement, partout éclos, des oiseaux fous.

—« Demeure un peu, journée, au seuil pur de cette aube ;
toute la vie est là, candide, devant toi;
n'es-tu pas *aujourd'hui*, celui qui damne ou sauve,
le seul fragment divin d'éternité qui soit !

Que je t'aime à cette heure où je peux tout attendre,
où je peux te pétrir à mon image encor,
brutal comme un soudard ou, comme une enfant, tendre,
fleuri de sveltes lys ou dur, de fer et d'or !

Ah ! quelque joie, jour blanchissant, que tu m'apportes,
quelque enivrant, que soit, jour, ton nouveau plaisir,
quel que soit le triomphe où tu m'ouvres la porte,
qu'il sera pâle auprès de mon rouge désir !

Du passé mort rien ne demeure en ma mémoire ;
tant de mornes soleils ont déçu mon ardeur !
et la plus douce femme et la plus vaste gloire
n'empliraient pas le vide immense de mon cœur.

Mais qu'importe ! J'adore en toi celui qui règne.
Tu es *celui qui est*, la face du destin,
le baiser, le sanglot, tout ce qui vibre ou saigne,
et je remets mon âme entre tes belles mains.

VI

NUIT CHAUDE

Nous avions rejeté les draps
et nous étions nus, mon amour,
nus comme l'amour et le désir
et tu parlais tout bas, tout bas
— ta voix même était volupté —
et tu me soufflais dans l'oreille
ta vie, ta douleur, ton désir;
alors je t'ai prise dans mes bras,
je t'ai bercée et je t'ai dit

que tes seins m'étaient aussi doux que ton cœur
et puis que toutes les douleurs
nous étaient bonnes et nécessaires...
Mais ma parole sage-amère
tombait, mourait dans ton silence
et j'écoutais ton souffle bref
sachant que les sanglots viendraient.
Alors tu t'es mise à pleurer,
pleurer d'abord si doucement
et puis plus fort, et puis plus fort
comme si ton cœur avait crevé...
La nuit orageuse de printemps
pesait sur nos corps, sur nos âmes,
et c'était comme une lente flamme
qui n'a pas voulu éclater;
nous attendions je ne sais quoi
de libérateur et de calme,
mais rien en nous ne s'arrêtait
et nos baisers ne voulaient pas
nous donner la joie ni la paix.

Tu sanglotais si doucement,
je te berçais comme une enfant,
mon triste amour inconsolable;
et nous nous sommes endormis
rompus de fatigue, à demi
entrelacés mais enfin calmes,
cependant que la pluie tombait
et que l'orage s'éloignait,
mon amour, mon enfant, ma femme !

VII

Voici la dernière soirée
d'encore un an qui finit mal,
ils ont improvisé un bal
et tout danse dans le cabaret.

Je suis là, tout seul, inconnu,
loin de mes amis ordinaires;
eux, en d'autres coins de la terre,
communient avec la cohue.

— Une jeune enfant à binocle
tourne avec une de ses compagnes;
moi, je bats un peu la campagne,
Hermès descendu de son socle,

savourant le plaisir amer
d'être saoul, sombre, incognito;
je prête l'oreille au piano
qui serine de vagues airs.

Un frère que je ne connais pas
se démène pour être drôle;
ça finira par des combats
et des baisers, à tour de rôle.

L'autre titube et chante faux,
c'est bien la vieille gaîté française!
ils se sont tous mis à leur aise;
on me regarde en coin — pas trop.

Je caresse de temps en temps
la crosse de mon revolver,
parfois je siffle aussi un verre;
je reste impassible pourtant.

Ah, c'est une pauvre bacchanale
que ce réveillon de banlieue !
Au dehors, la nuit blanche et bleue
dort sur la forêt hivernale.

Mais dans le caboulot fumeux,
les bruits de la nouvelle année
vont s'éteignant, un peu vannés;
la vie va reprendre son jeu,

son morne jeu accoutumé
de solitude et de silence. —
A l'heure où finissent les danses
que la nuit est triste et pâmée !

VIII

En vain j'ai tenté de damner
ce cœur ignorant du baptême;
je ne sais que me faire aimer,
je ne sais pas aimer moi-même.

Trois fois, j'ai cru que le tourment
délicieux me poignait l'âme.
Autant en emporte le vent!
Je suis toujours le triste amant
qui marche intact parmi les flammes.

Mais tant que je serai debout
et tant qu'il restera des femmes,
malgré les larmes et les drames,
dussé-je en mourir ivre ou fou,
je te poursuivrai jusqu'au bout
amour, poison, parfum, dictame !

IX

Je crois que j'ai trop bu hier soir; je suis très gai;
l'air du matin me semble frais comme un verre d'eau,
je marche en respirant tout Paris sur les quais
au rythme allègre et fort de mes pas inégaux.

Je me souviens : hier soir ma maîtresse m'a quitté
sous je ne sais, d'ailleurs, quel absurde prétexte.
Il faut juger ces enfants-là sans âpreté,
il leur reste toujours d'avoir pour elles leur sexe.

Nous n'irons plus au bois, du moins plus avec elle,
les lauriers sont coupés, mais nous n'en mourrons pas;
pendant quelques semaines je l'ai pensée fidèle,
mais, après tout, quelle importance a tout cela?

Qu'importe, si je garde pour de futurs poèmes
un peu de la fraîcheur blonde de ses baisers?
Je marche libre et seul et j'aimerai qui m'aime;
Mes bras sont toujours durs; mon cœur n'est point blasé.

Qui sait si ce matin quelconque ne m'apprête
la plus pure journée que me garde le sort?
Au coin de chaque rue l'aventure nous guette;
mes frères, buvons un verre en attendant la mort

X

CHANT DE SEPTEMBRE

Quel oiseau prisonnier dans la nuit d'équinoxe
regrette en soupirant les souffles de l'été?
Quelle tremblante voix monte du cœur des phlox
et des géraniums qui bordent les allées?

Cette plainte qui parle et s'enfle et se déchaîne
est-ce le cri perdu d'un arbre à mort frappé;
est-ce l'appel, là-bas, d'un dieu chargé de chaînes
et qui rugit en vain son grand désir ruiné?

Ah ! ce n'est que le vent qui s'étire et qui rôde,
l'âpre vent voyageur qui n'a pas de patrie;
il se souvient d'avoir passé sur les mers chaudes
et de s'être couché sur les villes d'Asie.

Il se souvient des soirs où sous la lune ronde
il s'endormait, bercé aux cimes des forêts,
jusqu'à l'heure où l'aurore épanouie et blonde
posait les doigts sur son front nu et l'éveillait.

Et le vent, vagabond de la nuit automnale,
va tout droit son chemin à travers les espaces;
mais rien n'apaisera son implacable mal,
sa nostalgie brutale et cruelle et rapace.

Il arrache, en passant, les feuilles à poignées,
il courbe les rameaux qu'il dénude et les tord,
et pousse, en poursuivant ses courses effrénées,
son cri rauque et plaintif, chant de guerre et de mort

XI

ÉPITHALAME

Puisque devant vous s'ouvre comme une allée
tout votre vert avenir,
que le double rêve et la chimère ailée
vont pour vous piaffer, hennir,

soyez sous le soleil deux âmes entr'ouvertes,
deux cœurs palpitants et tendus,
et partez, les yeux grands, pour votre découverte
du vaste univers attendu.

Le secret, le subtil attrait de la honte
illuminera vos délires cachés;
toujours, dans le brasier de vivre, sachez
être deux flammes parallèles qui montent !

Soyez encor le feu pur parmi les cendres,
deux beaux astres clairs perdus dans le ciel bleu,
et que votre amour, votre amour grave et tendre,
soit comme une rose debout devant Dieu.

XII

Les poèmes, ce sont des plaintes d'opprimés,
ce sont les cris de ceux qui ne savent pas vivre,
ce sont les pleurs de ceux qui ne sont pas aimés,
les lamentations des vaincus aux yeux ivres.

C'est l'effort insensé pour serrer dans ses bras
l'instant qui n'est si beau que d'être si rapide;
c'est ce pesant besoin de marcher pas à pas
et de remplir de vaines fleurs ses mains avides.

C'est la folie, surtout, de chercher dans deux yeux
le merveilleux secret que nul ne peut transmettre.
Ah ! porter en soi-même un seul culte, un seul Dieu,
l'avenir. — Et passer à cheval, comme un reître !

XIII

AU CAFÉ

Vous parlez souvent de vos peines,
vous parlez quelquefois de votre joie
mais vous ne dites jamais rien de vous-mêmes
lorsque vous êtes comme on est tous les jours,
alors que l'on ne sait qu'à peine
le parfum de l'amour et le goût de la haine
et que la vie autour de vous,
horloge folle et folle toupie,
marmonne et ronfle avec monotonie.
Je vous voudrais plus terre-à-terre, plus quotidiens,

avec plus de fierté d'être, sans plus, des hommes...
Qui nous nettoyera de leur gangue gourde
les minutes aux enveloppes lourdes,
ce minerai inépuisable de nos jours?
Nous voulons les clefs de notre vrai trésor,
nous voulons compter notre or
et dénombrer notre richesse;
nous n'avons que faire de vos triomphes,
vos soleils ne nous éclairent point,
vos sanglots ne sont pas scandés à notre rythme
et vos baisers nous sont étrangers et lointains
Dites-nous plutôt vos mornes matins,
vos éveils sous la pluie grise des villes
qui fait que l'on se sent si seul,
si délaissé de tous et de soi-même.
Racontez-nous vos soirs d'absinthe et de dégoût,
les faux amis riant avec votre maîtresse,
et vos nuits d'insomnie où le remords vous veille
droit à votre chevet, comme un cierge maudit.
Racontez-nous vos jours perdus en courses vaines,

parlez-nous de vos heures gaspillées, incertaines,
de vos ridicules, de vos basses misères,
dites vos hontes, vos vices, tenaces comme des poux,
ou laissez-nous vivre nous-mêmes;

et taisez-vous !

XIV

RÊVERIE

La banale analogie
de la nuit et de la mort
obsède ma pensée de ce soir, qui s'endort
sous l'éclat tremblant de trois bougies...
et je songe à la nuit — si proche — de ma mort.

Que me restera-t-il dans la ténèbre, alors,
de toute ma pauvre vie tourmentée,
de mon inquiétude et de mes longs efforts?
Du moins je me tiendrais satisfait de mon sort
si, pareil au vieillard biblique qui s'endort,
je laissais après moi mon œuvre terminée.

Mon œuvre terminée.... Peut-on jamais finir
cette impossible tâche où nous nous épuisons?
Nous ne faisons jamais que changer de prison
et notre seul bagage est toujours le désir.

Jusqu'au bout, jusqu'au bout faudra-t-il donc traîner
ce lourd désir que rien ne console ou n'apaise?
Ou le coucheras-tu près de nous dans la glaise
ô mort, vieux fossoyeur, au bout de nos années?

XV

ÉTHER

Ah ! cette lampe qui bouge !.. On dirait que l'on rêve...
A l'autre bout du monde sur la mer bleue, se lève
le soleil, le dieu rouge qui vient de s'assoupir
parmi le vent nocturne et ses derniers soupirs
qui dorment encore là, au seuil froid de la porte...
Ah ! cette lampe qui bouge !... On dirait qu'elle est morte
et qu'elle se berce un rêve au delà de la nuit,
à l'autre bout du monde, sur la mer bleue, où luit
le soleil, le soleil ébloui de lui-même,
tandis que l'on entend le sanglot des sirènes

décroître et s'apaiser dans le murmure des flots...
Ah ! cette lampe qui bouge... Dirait-on pas des mots,
dirait-on pas des vers chantés dans une cave
par un aveugle fou qu'on a livré aux larves ?..
Dieu ! qui m'arrêtera ce vol mol et dansant
où je poursuis la fuite indéfinie du temps !
Le soleil va mourir à l'autre bout du monde
et déjà c'est la nuit aux îles de la Sonde...
L'affreux matin va poindre... Endormons-nous, mes sœurs.
Ah ! cette lampe qui bouge et ce soleil qui meurt...

XVI

Parfois, quand je relis un de mes jeunes poèmes,
je me demande, sans me le rappeler bien,
quelle femme en fut le charnel prétexte;
et ces vers que sans doute elle a lus la première
survivent maintenant en moi à son image.

Comme je vous oublie, femmes et jeunes filles
qui fûtes jadis les temples mêmes de ma joie !
Ah ! plus que vous que les nouvelles amours enchaînent
j'ai oublié, je ne sais plus... je ne sais plus...

De vos corps si souples sous moi et si chauds
jadis, je n'ai gardé que le rythme impérissable;
et maintenant vous êtes miennes tout à fait
et rien plus, entre nous, ne nous sépare.

XVII

A DES NONNES

Ah ! priez dans vos oratoires
troupeau guetté par le démon !
Vierges, implorez la victoire
de l'esprit pur sur le limon.

C'est qu'en ces temps de canicule
plus d'un fou désir clandestin
n'attend que le vert crépuscule
pour se glisser dans votre sein.

Prenez garde quand la nuit chaude
s'étendra sur vous comme un corps;
le Diable est toujours là, qui rôde,
le paradis est loin encore.

Avant que votre sang coupable
se soit dans vos veines glacé,
traînez au pied des saints retables
vos membres toujours harassés !

Tournez, tournez dans vos mains moites,
outils des péchés énervants,
tournez dans vos mains trop adroites
les rosaires durs et tremblants !

Le geste consacré d'un pape
à Rome, autrefois, les bénit ;
les doigts des moines de la Trappe
ont sanctifié leurs grains ternis.

Et prenez aussi le cilice
et le scapulaire et le fouet.
— Il faut vider tout le calice,
épuiser les tourments secrets.

Sur vos fronts pâles, pécheresses,
qu'un crucifix aux angles froids
grave, aux nuits où la chair se dresse,
son *memento mori*, cent fois.

Mais surtout dans vos oratoires
priez, vierges, à deux genoux
afin que Marie dans sa gloire
un jour se souvienne de vous !

XVIII

La lune ovale baignait les rues mouillées
et le ciel était pur comme après un orage.
Les becs de gaz luisaient dans les flaques d'eau, sur les pavés...
Que le vent de la nuit fait claquer mon courage !

Mon cœur est assez large pour aimer l'univers;
mais tous ils sont couchés, mais tous ils dorment.
Saurai-je un jour enfin, loin des femmes et des vers,
vivre ainsi qu'il convient de vivre, selon la norme?

Que l'on me blâme. — Je le veux bien; on ne sait pas que ma règle à moi est de transgresser les règles. Dormez mes pauvres, bons amis, dormez bien; moi je marche sous la lune ovale, ma joie, ma reine.

XIX

MOTS D'ADIEU

Petite amie, petite amie,
puisque nous avons tous deux
joué à l'amour ensemble,
il m'a bien fallu reconnaître, n'est-ce pas,
le beau cadeau que tu m'avais fait
en t'apprenant ce que tu ne savais pas,
en t'enseignant à vivre;
non que tu ne connusses tant de choses
que nous, les sages, n'entreverrons jamais,

mais tu avais vécu trop loin du ciel
pour ne pas ignorer les choses essentielles,

et tu me fus, petite, une élève docile.

Tu sais déjà ne plus aimer la vengeance
et ne pas mépriser et n'avoir point de haine,
tu sais déjà sourire à la douleur;
et je n'aurai plus rien à t'apprendre
le jour où tu sauras rayonner et te taire
comme rayonnent et se taisent les étoiles.

XX

ÉPITAPHE ET POÈME

Ne vous arrêtez pas, n'honorez point la tombe vide;
mon âme sous cette pierre ne se reconnaît pas.
Un miroir s'est brisé, mais la lumière persiste,
une vague s'est effacée, la mer chante toujours.

Je vais dans le cimetière
par ce jour attiédi d'hiver;
le soleil repose sur les tombes.
Et il fait si doux, si doux

que l'on s'étonne de ne pas voir, passant
entre les pierres grises et les marbres roux,
de vieilles gens courbées et des convalescents.

Longtemps j'ai cru que la mort existait;
je sais bien maintenant qu'il n'est rien de moins vrai.
Viens ici, toi dont l'âme a soif de certitude,
viens ici avec moi dans ce doux cimetière,
assieds-toi sur ce banc; tout est calme, et dans l'air
un léger vent tiède circule.

Je ne te parlerai point,
va, je sais que les mots sont vains;
mais écoute la rumeur lente,
le bruissement de ce jardin
un peu léthargique et lointain
où tant de voix assoupies chantent.

Ouvre ton cœur, vois comme moi :
Plus loin que la douleur humaine,
de l'autre côté de la joie,
au-dessus de nos pauvres lois,
plus certain que toutes nos peines,
que nos amours et que nos haines,
un bien-être éternel repose;
et nous savons toutes ces choses
quand rien ne nous cache à nous-mêmes.

Ne crains rien; mets à nu ton cœur...
Le vent qui caresse les tombes
saura mieux convaincre ce cœur
que nos logiques infécondes.
Rien n'est plus près, plus près de nous,
rien n'est plus direct et plus tendre
que ce lent effleurement doux,
que ce vent tiède de novembre.

. . . .

Par ce soir assombri d'hiver,
toi, qui vas dans ce cimetière
d'où toute sagesse rayonne,
écoute la bonne leçon
de ses marbres, de ses gazons.
Que la paix soit. L'angélus sonne.

XXI

NOCTURNE

Que l'ennui, cette nuit, pèse lourd à mes tempes !
Je songe tristement à ce temps loin de moi
où, dans la solitude et le soir sous la lampe,
des vers ailés et nus s'envolaient sous mes doigts.

Maintenant elle est là, elle et son corps qui tremble
mais la lente habitude a pâli mon désir...
Ah ! nous ne sommes plus que deux amants ensemble
cherchant chacun sa joie et chacun son délire !

J'entends son souffle égal tout près de mon oreille
et son bras souple et chaud me presse sur son cœur,
mais, les yeux grands ouverts pour prolonger ma veille,
je n'écoute tomber que la pluie et les heures.

XXII

LES AUTRES PARADIS

D'aucuns ont perdu leur belle jeunesse
à rechercher par monts et vaux les paradis
où goûter à loisir la volupté que verse
le giron musqué des houris.

Mais nous, que les joies plus subtiles réclament,
comment resterions-nous prisonniers
de deux bras de chair, du son fêlé d'une âme
ou de tel autre idéal familier?

Et pourquoi chargerions-nous notre mémoire
du poids corrodant des remords,
puisque vos baisers refroidis, femmes, et nos victoires
ne valent pas un tabac noir et fort?

Tabac, absinthe, opium, haschisch, éther,
vous êtes nos justes divinités.
Vous nous soulevez comme la mer,
vous nous illuminez comme un ciel cru d'été.

Ah ! les seuls poisons lents guérissent
la folie de nos trop faibles cœurs;
et que nous importent de futurs supplices
si *maintenant* en nous rien ne connaît la peur?

XXIII

PARC HANTÉ

Le clair de lune tombait comme un drap bleu
sur le visage décoloré des roses
et sur les robes des jeunes filles d'autrefois
qui marchaient, avec de lents frissons de soie,
au long de pelouses endormies.
L'été rêvait parmi le parfum des tilleuls,
eau calme qui baignait jusqu'aux cimes des arbres
du beau parc mystérieux,
domaine élu d'ombres légères et de passage

venues de loin, du fond du temps et de l'espace,
respirer à nouveau l'air des nuits bien-aimées.

Du même pied dansant que jadis, elle foulaient
la terre qui les avait si longtemps retenues
serrées sur son vieux cœur de mère.
Oublieuses de leurs cimetières
perdus aux quatre coins du monde
et qui gardaient, cachés dans des fosses profondes,
leurs os blanchis et les lambeaux de leurs suaires,
elles glissaient nonchalamment par les allées,
tout au songe qu'elles revivaient,
de leur beauté depuis tant d'années abolie
et de leur jeunesse envolée.

Et la lune faisait des ombres à ces mortes.

Comme elles n'avaient pas vécu du même temps,
elles ne se voyaient pas entre elles

et c'était un nom différent que le vent,
parmi le silence nocturne,
en secret leur chuchotait à chacune.
Je m'étais arrêté dans l'ombre, près d'un banc,
pour que le bruit trop lourd de mon pas de vivant
ne troublât point le parc vibrant de lune et d'âmes..

Toutes ces jeunes ombres du passé,
elles n'avaient rien d'effrayant ni de triste;
l'une même, vint s'asseoir un instant sur le banc
auprès duquel j'étais debout, et j'aperçus
ses deux mains recroisant un châle sur sa poitrine
qui se gonflait et s'abaissait d'un rythme égal.
Avec un air de confiance et de bonheur qui me frappa
ses yeux perdus suivaient une image invisible
et ses deux petits pieds, glacés de lune,
dépassaient sagement le bord de sa robe,
à peine et parallèlement, comme il convient.

Elle se reposa ainsi un petit moment
et puis elle se leva et s'en alla; mais moi
je restai là longtemps encor, jusqu'au matin,
à voir passer et repasser
comme des amies familières
ces blanches jeunes filles d'autrefois
qui marchaient, avec de lents frissons de soie,
au long des pelouses endormies
en revivant le songe effacé de leurs vies.

XXIV

C'est l'odeur fade de l'automne
sur la banlieue déshonorée;
des tuyaux noirs des cheminées,
parallèles et monotones
lentement montent des fumées,
menaces confuses, prières
vers les « *Bon Dieu* » imaginaires
vers le ciel gris que rien n'étonne.

C'est la vie plate et résignée
entre l'usine et le charnier,
entre la machine et la tombe.
La femme, les gosses, le pain,
l'absinthe magique, le vin,
et l'on rêve tout l'or du monde.

Ah ! c'est partout la même chose,
le même jeu des mêmes causes,
la même attente de la mort !
Tout recommence tour à tour...
Et nous vivrons, — qui sait ? — un jour,
ces existences de faubourg
où le génie de demain dort.

XXV

A LA TENTATRICE

Vos yeux si beaux semblent m'offrir
un paradis vert où mourir,
mais je déteste les martyrs.

Ce serait gageure ou chimère;
moi, partir si tard pour Cythère !
La plaisanterie est amère.

J'ai trop combattu, trop lutté
pour garder la sérénité
en dépit des jours mal hantés;

J'ai trop veillé debout, en armes,
et mon cœur ne sait plus le charme
des nuits fiévreuses ni des larmes.

Puisque en d'idéales Asies,
je vendange assez d'ambroisie
pour abreuver ma fantaisie,

Loin de ceux qui peinent ou veulent,
loin des morts nus dans leur linceul,
tout mon désir est d'être *seul*,

Car, malgré la fuite des ans,
sur mon verger et sur mon champ
plane un soleil toujours brûlant;

Et les délires de la chair,
tous les amours, tous les mystères,
ne valent pas mes joies austères.

XXVI

SOUS LA LUNE ÉCARLATE

Que cette nuit mon cœur exhume tous ses morts !
Souvenir, fossoyeur endormi, prends ta pioche,
ouvre-moi mes tombeaux. Vois, je suis assez fort
pour ne redouter rien quand un spectre m'approche.

Je sais bien, quelques-uns de ces corps sont poussière,
rien ne peut les soustraire au sourd et dur oubli.
— N'est-ce pas d'hier pourtant qu'ils sont ensevelis ? —
Si vite tu reprends tes enfants, vieille terre.

Mais les autres, ceux que mes pleurs ont embaumés,
ceux dont j'avais rempli le cercueil d'aromates,
ceux-là qui restent entre tous les plus aimés,
qu'ils sortent du caveau sous la lune écarlate !

Je veux m'incliner vers ce qui fut leurs visages,
attacher mon regard aux deux trous de leurs yeux,
voir leur corruption et leur néant affreux...
Bon complice, assassin nocturne des images,

Fossoyeur Souvenir, prends ta pioche, à l'ouvrage !

XXVII

Dans l'eau lustrale d'un poème,
je veux laver mon cœur souillé
pour avoir lâchement aimé
une qui n'était pas ma reine,

pour avoir sur son corps impur
gémi de volupté physique
et savouré l'anesthésique
de son cri et de sa morsure.

Afin de chasser loin de moi
le bas souvenir de ces heures,
je me bâtis une demeure
dans le pays dont je suis roi;

un beau domaine imaginaire
où mon âme exilée, errant,
dans l'arbre courbé sous le vent
reconnaîtra son triste frère;

où, penchée sur l'eau des bassins
au fond desquels tout le ciel tremble
mon âme aussi saura comprendre
qu'on peut être impur — et divin.

XXVIII

DÉPART

Je vais là-bas où mon destin m'appelle,
peut-être au delà de la nuit;
le vent coule entre mes doigts ouverts comme une eau tièd
et je respire l'haleine humide de la nuit.

J'écoute librement chanter mon propre cœur,
sans entendre personne, sans répondre,
et je salue gaîment les arbres, mes amis,
qui sont si sages et ne sortent jamais de leur chambre,
qui ne se veulent point d'autre toit que le ciel
ni de murs plus fleuris que les bleus horizons.

Après tant de vaines courses et de pas inutiles,
enfin j'ai trouvé le pays
où je n'entendrai plus, femme, ton rire aride,
où je ne verrai plus tes yeux ni ton sourire.
Je veux rêver là-bas, loin de ta gorge et de ton ventre,
loin de tes jambes qui ne savent que damner,
et m'enivrer des mots que tu ne comprends pas.
Ah ! s'éveiller le matin
seul et fort dans son large lit
et sortir d'un sommeil que tu n'as pas troublé
comme un nageur sort de l'eau chaste,
secoué du profond frisson de sa vie !

La ville est derrière moi; si je me retournais
je verrais sa lueur de forge infernale
qui efface jusqu'aux étoiles éternelles
et met au cœur du voyageur qui vient
une angoisse mystérieuse et des désirs
qu'il n'avait point connus de son calme passé...

Mais, moi, je vais droit devant moi,
je vais là-bas où mon destin m'appelle
en respirant l'haleine humide de la nuit,
ce vent qui coule entre mes doigts ouverts comme une eau ti
ce vent joyeux qui vient *d'ailleurs.*

XXIX

RÉVÉLATION

Que tiens-tu donc là de rose et d'argenté qui frissonne contre ton épaule? Et cette large fenêtre carrée, tout à coup béante sur le profond outremer, qui donc l'ouvrit derrière toi et pour quelle apothéose qui déjà m'éblouit et m'oppresse? J'ignore qui tu es, quelle est cette forme que tu serres contre toi. Mais je vous connais mieux tous les deux que mon ami et que mon frère. Je devine que vous êtes façonnés dans une argile moins pesante que celle dont est pétri le triste cœur des hommes. Je vois votre groupe contre le ciel et son attitude me paraît

l'attitude même de mon désir que je n'avais jamais jusqu'ici entrevue. Vous êtes un parfum solide dans la lumière. Vous êtes une musique qui ne s'évanouit pas dans l'espace et ne se dissout pas dans le temps, immobile et dont l'existence seule est une perfection. Et pourtant, pourtant déjà vous m'échappez! Mes yeux ne vous retiennent plus et je sens que je vais vous perdre sans retour. Je suis emporté loin de vous, les éternels, par un courant auquel je ne puis résister. L'ombre par degrés me ronge comme une marée montante. Ah! tout s'abîme autour de moi... L'air du matin est déchiré de bruits durs, de cris hostiles; des clairons discordants écorchent le ciel bas... Voici, tu m'enveloppes à nouveau, solitude éternellement désolée, sombre rêve de la vie que j'avais oublié.

TABLE

II

III

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt-neuf mai mil neuf cent douze

PAR

ED. GARNIER

A CHARTRES

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

---

Littérature, Poésie, Théâtre. Beaux-Arts
Philosophie. Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Riciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ETRANGER	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.